

«*Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire*»

Lénine

PRÉSENCE MARXISTE

119

UNE NOUVELLE ENCYCLIQUE
PACEM IN TERRIS
A LA SAUCE CONSEILLISTE
DE PHILIPPE BOURRINET

ANNÉE XVIII

Août

2016

Correspondance :
Robert CAMOIN
Monteipdon
63440 Saint-Pardoux

Publication privée
Diffusion hors commerce

AVANT-PROPOS

« La liberté politique est un simulacre et le pire esclavage possible : c'est pourquoi il faut réduire en pièces la démocratie aussi bien que n'importe quelle autre forme de gouvernement. » (Engels)

LES époques de réaction se caractérisent par l'étouffement des idées révolutionnaires, parce que le mouvement de la classe porteuse de l'avenir n'a plus d'existence organisée. La révolution ne trouve plus que de très rares défenseurs que tout le monde s'acharne à qualifier de « sectaires », de « dogmatiques ». Ce « tout le monde » est démocratique, œcuménique, confraternellement inter-classiste. Ce monde-là enseigne les grands principes bourgeois : « liberté d'entreprise », « liberté commerciale », « liberté du travail », « liberté d'expression de toutes les opinions personnel/es ». Toutes ces libertés fondent le système capitaliste, qui ne pourrait pas reposer sur des piliers différents.

Il est évident que la période est contre-révolutionnaire. L'esprit humain général s'est asservi à l'idéologie bourgeoise qui sert à la domination bourgeoise sur la société. Le prolétariat lui-même s'est dessaisi depuis longtemps de ses tâches communistes. C'est pourquoi l'école de la démocratie, école des dictateurs, au demeurant, est fort à la mode de nos jours. Aujourd'hui, les textes anti-communistes fourmillent. Les attaques fusent de toutes parts et se font toujours plus outrancières. Des gens, nombreux, qui ont participé aux activités de groupes révolutionnaires, participent aujourd'hui à la calomnisation des grandes figures du mouvement communiste. Ils ont raclé les poubelles nauséuses de tous les falsificateurs de l'Histoire et ces poubelles ils les ont remplies à ras-bord des leurs, non moins puantes de cadavérisme.

On ne comptait plus le nombre de critiques du bolchévisme, selon les points de vue bourgeois les plus divers : Églises, écoles philosophiques, partis politiques, anarchistes, conseillistes. Sans cesse, ce cercle s'élargit et l'anti-léninisme domine le monde politique, de l'extrême-gauche à l'extrême-droite. Il est le soleil de tout l'arc-en-ciel de la politique bourgeoise.

Depuis quelques années, Philippe Bourrinet a entrepris une véritable campagne contre la philosophie marxiste et la révolution bolchévique. De lui, nous avons vu paraître successivement, voire en même temps, des brochures principalement consacrées à l'exaltation du gauchisme infantile germano-hollandais, la mise en valeur des témoignages de divers transfuges du communisme, la réfutation du matérialisme dialectique, la critique de la Révolution russe, critique accompagnée du rejet du léninisme et du bordiguisme. Ce sont autant de textes injustifiables. Tout pour Bourrinet se résume dans la démocratie. C'est nettement piétiner les principes du communisme et notamment la théorie de la dictature du prolétariat. N'admettant la violence que du bout des lèvres, il allait de soi qu'il récusât les deux préceptes bolchéviques suivants : toute femme du peuple travailleur versera une partie de ses économies au Parti pour acheter des armes ; tout honnête homme a le devoir d'exécuter ceux qui collaborent avec la police. Pour Bourrinet, friand de clichés, c'est du blanquisme. Il associe Blanqui, Lénine et Bordiga dans une même exécution. Bourrinet a démasqué entièrement le caractère petit-bourgeois de ses écrits.

S'abstenant d'être dogmatique, il n'en est pas moins dogmatiste de la démocratie plurielle. C'est pourquoi il fait confiance en des littérateurs largement engagés dans le combat contre le communisme. Le voilà bien placé pour le prix Nobel de la paix sociale, c'est-à-dire l'absence de luttes du prolétariat qui ne s'élance plus vers l'autre rive parce qu'il est frappé d'impuissance

démocratique, qui ne veut pas provoquer de tempêtes, a peur de perdre pied, ne se guide plus avec la boussole marxiste, se laisse passivement enchaîner au char de l'Etat impérialiste.

Plus idéaliste que matérialiste et partisan d'une éclectique tolérance sur le terrain philosophique, il était normal que Bourrinet s'en prît à Matérialisme et Empirio-criticisme écrit par Lénine, en totale concordance avec l'Anti-Dühring d'Engels. A l'instar de beaucoup, tel Bertram D. Wolfe (cf. Lénine, Trotsky, Staline – Calmann-Lévy, 1951), il considère que politiser la philosophie, faire de la philosophie une question de parti et imposer une orthodoxie en philosophie, tout cela appartient à la vulgate stalinienne. Ce serait en application scrupuleuse des idées philosophiques de Lénine que Staline a fait du matérialisme l'idéologie de l'Etat totalitaire qui ignore la société. On trouve cette idée chez Michel Collinet (cf. Du bolchévisme – Le Livre contemporain, 1957). Bref pour Bourrinet, le matérialisme dialectique ne convient pas du tout à la lutte du prolétariat. Son infini libéralisme philosophique ne s'applique pas au matérialisme dialectique, puisqu'il le combat en la personne de Lénine.

Certes, Bourrinet possède un bagage théorique et a des vastes connaissances historiques. Loin de nous l'idée de le nier. Mais force est de reconnaître qu'il en use avec la prétention de démolir les fondamentaux du communisme : centralisme, parti de classe, Etat, dictature, terreur. Il n'admet que leurs contraires. Il opère une complète révision. Il professe le démocratisme, idéologie petite-bourgeoise. Il reprend à son compte tous les poncifs obscurantistes de la classe déclinante, de ses défenseurs, conscients ou inconscients. Il nous rebat les oreilles d'idées reprises à droite et à gauche de l'arsenal de l'antibolchévisme propagé par la science bourgeoise dégénérée au service du capitalisme exploiteur. La bourgeoisie n'est plus matérialiste parce qu'elle n'est plus révolutionnaire. On ne trouvera pas Diderot, ennemi des Jésuites, ni d'Alembert, le grand savant, ni Condillac, sensualiste radical, ni Turgot qui renonça à l'état ecclésiastique pour étudier l'économie politique en s'aidant de la philosophie matérialiste de son temps.

Bourrinet se présente sous plusieurs facettes : défenseur d'acquis, dépasseur des vieilles notions, novateur, approfondisseur. Nous condamnons ces prises de position. Même si leur portée ne dépassera pas le cadre limité d'un milieu politique particulièrement décomposé, la nécessité de publier rapidement une contre-attaque s'est imposée à nous : « Lorsqu'un militant s'est convaincu qu'une théorie est décidément fautive et dangereuse, alors il est de son devoir de s'y opposer » (Lénine, Lettre à Gorki, 1908).

Dans notre premier texte, nous défendons le bolchévisme qui a accompli victorieusement une révolution préparée par toutes les contradictions immanentes à l'intérieur du système capitaliste de production ; tandis que le kapédisme, vanté par Bourrinet, n'a pas donné une issue révolutionnaire aux luttes prolétariennes en Allemagne. Dans notre second texte, nous montrons que la question philosophique n'est pas neutre et que le marxisme en fait une arme, l'arme de la critique pour transformer le monde, non pour le ... ré-enchanter.

Marcher contre le bolchévisme revient à marcher contre Octobre, le plus formidable bouleversement de l'âge moderne, car c'est bien le bolchévisme qui, n'en déplaise à Bourrinet, lui a donné une puissance invincible.

*LE PAPE PHILIPPE I
ET SES ENCHANTEMENTS CIRCÉLÉENS*

LE nom que Bourrinet a donné à ses éditions, « *motu proprio* » (sans majuscules aux deux mots !), nous fournit le titre de couverture. Cet homme, qui a des connaissances universelles, en a nécessairement, en latin. Il a fait-là un arrangement à sa façon de la locution « *motu proprio* » signifiant « *de son propre mouvement* ». En droit canonique, un « *motu proprio* » est une résolution prise par le Pape de son propre mouvement, en dehors de toute influence étrangère. Le « *motu proprio* » peut être scellé de plomb ou seulement revêtu de la signature autographe du Pape. Les brefs, bulles, lettres pastorales et encycliques sont des « *motus proprii* », employés pour les affaires qui regardent l'administration intérieure de l'Église. Ils sont distincts des actes de Concile, comme ils le sont de la publication de la bénédiction solennelle « *urbi et orbi* » (A la ville et à l'univers) des fidèles du monde entier, les jours de grandes fêtes religieuses.

Ludion libre, Bourrinet s'est donc approprié, de son propre mouvement – c'est pas R. Virenque, lui ! – une formule dont le Pape avait le copyright, une manière habile de se proclamer pape de l'Église conseiliste. Pour en convaincre les conseilistes incrédules, il publie ses propres encycliques en matière de vraie foi antibolchévique. Sa dernière en date, au moment où nous écrivons ce texte (mai 2016), s'intitule modestement *Un siècle d'histoire de la Gauche Communiste « italienne » (1915-2015)*. Si ce travail a un bon commencement, il progresse néanmoins sur le ton d'un implacable procès contre le bolchévisme comme criminel de guerre civile. Lénine est cloué au pilori et ses ouvrages, décrétés « *criminogènes* », sont mis au pilon. De Lénine, qui a voué sa vie entière à l'idée de la Révolution, il fait un meurtrier sadique. Il ose lui attacher les morsures de la calomnie. Dans les pages suivantes, nous montrerons que Bourrinet, plein de l'importance de sa mission apostolique suprême, prie le Ciel pour qu'il n'y ait plus jamais un Lénine, écouté et suivi par le prolétariat mondial.

Cet homme de grande culture a aussi de profondes connaissances sur la mythologie grecque. Ainsi a-t-il placé son texte sous l'égide de Circé :

« A Circé

Pour une planète pacifiée, sauvegardée et unifiée, ré-enchantée (gras de l'auteur), pour une libre communauté humaine où la monstruosité du profit ne soit plus que le mauvais souvenir d'un cauchemar séculaire ».

Amen ! L'haruspice Bourrinet parle tel un bulletin paroissial. Ces paroles, lénifiantes, terriblement quelconques, rappellent Karl Heinzen (1809-1880), idéologue hégélien du « *socialisme vrai* », dénoncé par Marx et Engels pour ses larmes ridicules de brave homme (d. *La critique moralisante et la morale critique*, 28 octobre 1847 dans le n° 86 du *Deutsche Brüsseler-Zeitung*) et nous rappellent aussi Gustav Landauer (1870-1919), théoricien anarchiste des communautés proudhoniennes, dont l'humanisme platonique fut une calamité pour la révolution en Bavière, et précurseur du sionisme (kibboutzim). Bourrinet nous sert un « *gombo* », sorte de bouillabaisse des Acadiens de Louisiane. N'importe qui – et Bourrinet s'adresse à n'importe qui – peut accepter les paroles de Bourrinet, tant elles sont interclassistes. A ce titre, elles auront la bénédiction des écologistes, des altermondialistes, des espérantistes, des évangélistes, des pacifistes, des syndicalistes, des royalistes et *tutti quanti*.

Bourrinet eût pu adresser sa prière à Déméter (en latin Cérès), déesse du Blé dont elle facilite la germination, et *de* la Moisson, dont elle assure le mûrissement pour la faux, qui enseigna à Triptolème, son jeune favori, l'art de féconder la terre et mourut de désolation parce que la terre était frappée de stérilité. Mais Bourrinet invoque Circé, magicienne océanide, qui excellait dans l'art des empoisonnements. Elle essaya, tout d'abord, ses talents sur le roi des Sarmates, son mari, crime qui la rendit si odieuse à ses sujets qu'ils la forcèrent à prendre la fuite. Hélios, représentation divine du Soleil, la transporta dans son quadriges, sur la côte d'Etrurie (act. Golfe de Gaète). Là, dans l'île d'Aiea (depuis rattachée au continent), elle changea en monstre amphibien la jeune Scylla, nymphe d'une beauté radieuse, parce qu'elle était aimée de Glaucus, dieu marin pour qui Circé avait conçu une violente passion inassouvie. Elle en usa de même à l'égard de Picus, changé en pivert. Elle métamorphosa les compagnons d'Ulysse en pourceaux, sauf un. Elle apprit à Ulysse, son amant de quelques mois, à éventrer tes morts. On peut difficilement faire mieux. Les dieux, considérant la somme de ses forfaits, chargèrent Télémaque de la faire périr de sa main.

Les ânes parlent latin. Bourrinet confond enchantement et maléfice, ignorant que les enchantements ne sont pas toujours faits pour causer un vif plaisir. Notre lettré n'a pas lu Cervantès qui, dans *Don Quichotte*, ridiculise les enchanteurs de Barcelone qui persécutent Dulcinée. Il fait de Circé, criminelle magicienne qui excellait dans la préparation des poisons, une puissance tutélaire d'une infinité bonté. Au fou ! C'est un drôle d'enchanteur et un bien curieux rêveur que Bourrinet. Car ce lyrique planétaire est en fait un philistin, comme il y en a tant dans la petite bourgeoisie de gauche qui délestent le marxisme de sa force révolutionnaire. C'est pourquoi il nous plait de lui faire sentir le rude cuir de notre fêrule. Ç'en est un enchantement...

Le vœu que Bourrinet forme n'a rien de commun avec la perspective et la prévision marxistes; tout au contraire, il en appelle à un acte magique pour produire la chose désirée, à l'instar du sorcier qui en appelait au vent pour préparer les conditions d'une heureuse chasse, le vent dispersant l'odeur de la harde chassante et silencieuse. Le prolétariat, qui n'a nul besoin d'enchanteurs, se passera positivement du ré-enchanteur Bourrinet, illusionniste qui veut éterniser la religion en lui donnant un aspect plus agréable : l'enchantement. Le prolétariat n'obtiendra rien de Circé, ni de son adorateur Bourrinet, l'enfanteur d'une coquecigrue abracadabrante et vénéneuse.

Nous, communistes, nous ne nous fixons pas la tâche de ré-enchanter le monde en retournant trois mille ans en arrière. Nous ne promettons pas la lune de la félicité démocratique à tous les hommes, quelle que soit leur classe sociale d'appartenance. Hors de toute romance, nous voulons transformer le monde par une force matérielle gigantesque : la révolution des prolétaires en armes et lisant des livres marxistes, concentrés tout entiers sur la pensée de la révolution communiste. Tôt ou tard, le prolétariat abattra le capitalisme, de par son organisation, sa discipline, sa force et sa volonté. Nous le croyons fermement et même plus que jamais.

CONTORSIONS, TRÉPIGNEMENTS ET RUADES DU TARTARINESQUE BOURRINET

LE mouvement marxiste a toujours professé des opinions internationalistes ; ses militants ont toujours déclaré que le socialisme formerait une seule et unique société collectiviste et non plus individualiste, distributiviste et non plus mercantiliste, mondiale et non plus nationale et impérialiste.

Être internationaliste, c'est inspirer sa pensée et orienter son action d'après le principe marxiste que le prolétariat n'a pas de patrie ; c'est donc répondre à l'appel de Marx-Engels : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous* » (*Le Manifeste du Parti Communiste*). C'est lutter contre la bourgeoisie dans son propre pays (K. Liebknecht). Pour vaincre l'impérialisme, la révolution a besoin d'un parti mondial, centralisé et discipliné, et non d'une fédération de partis nationaux, seulement unis par des liens d'affection, des considérations morales de solidarité et d'assistance mutuelles.

A l'éclatement de la première conflagration européenne d'août 1914 pour le repartage du monde, la Hème Internationale, déjà rompue de longue date à la collaboration de classe avec la bourgeoisie, rallia l'Union Sacrée dès les premières salves des canons impérialistes. Les bolchéviks se montrèrent être le courant le plus résolument défaitiste, le mieux organisé, le plus décidé à abattre l'impérialisme et le plus capable de combattre les brigands impérialistes ; ils organisèrent les Conférences de Zimmerwald et de Khiental dans la « paisible » Suisse et ils initièrent la fondation de la Illème Internationale, armée mondiale et une du socialisme, qui arrêta l'extension de la guerre. Les bolchéviks sauvèrent l'honneur du socialisme et furent le moteur de la Révolution russe (R. Luxembourg). L'internationalisme bolchévique conduisit à Octobre 1917, lequel fonda le pouvoir des soviets qui se formalisa en une « *Soiouza Sovietskaïa Sotsialistitcheskik Respoublika* » (*Union des Républiques Soviétiques Socialistes*), bastion isolé, encerclé par les impérialismes. Ce bastion, menacé de toutes parts, il fallait le défendre et l'étendre par la prise du pouvoir en d'autres pays. Ce fut l'objectif que se fixa la Illème Internationale. Ses vibrants appels à l'insurrection ne réussirent pas à lancer le prolétariat occidental à l'assaut des citadelles impérialistes. La social-démocratie et l'anarchisme jouèrent pleinement leur fonction de briseurs de grèves générales. En 1926, la Révolution s'engagea sur la pente de la dégénérescence, sous la conduite d'un parti qui n'était plus le Parti bolchévique de 1912-1925.

Vingt ans après la prise du pouvoir par le prolétariat, la contre-révolution nationale, intérieure, représentée par Staline et lesdits « *Caucasiens* », élimina physiquement toute la vieille garde bolchévique, afin d'avoir les mains libres pour construire un capitalisme d'Etat présenté comme « socialiste » qui, avec les Plans quinquennaux, fit des millions de morts.

On ne peut donc absolument pas se prétendre à la fois internationaliste et identifier la façon d'agir de Lénine, artisan de la Révolution mondiale, qui ne cessa de répéter qu'il était impossible de créer la société socialiste en Russie si d'autres pays, et les pays plus avancés, ne tentaient pas la même expérience soviétiste, à celle de Staline son fossoyeur nationaliste grand-russe. Quand ils sont affirmés par des démocrates, l'anti-léninisme et l'anti-stalinisme sont complémentaires et restent des positions petites-bourgeoises. La conception démocratique de la révolution est une conception pluraliste, ce n'est pas une position communiste. La position communiste, c'est revendiquer la dictature du prolétariat pour toute une période historique et la dictature du Parti Communiste.

D'aucuns, qui se piquent de l'honneur insigne d'être le *nec plus ultra* de l'internationalisme, ne craignent pas de se ranger, avec armes et bagages, sous la bannière de l'anti-bolchévisme le plus éculé. À ceux qui les lisent, ils présentent du bolchévisme un tableau génocidaire de la classe ouvrière. Tel est le cas de Philippe Bourrinet, auteur-éditeur d'*Un siècle de la Gauche Communiste « italienne » (1915-2015)*, suivi d'un *Dictionnaire biographique d'un courant internationaliste*. C'est une brochure de 451 pages, format A4, qui coûte 35 Euros (hors envoi postal) ; datée de novembre 2015, mais rédigée en avril 2016 (!?) que nous avons reçue à la veille même du Premier Mai et en recommandé avec accusé de réception, SVP.

Il s'agit d'un banal ouvrage anti-léniniste marqué de confusionnisme éclectique, de grosses balivernes, d'un fourre-tout biographique où les notices sont copieusement plagiées chez ceux-mêmes qu'on ne peut voir ni en peinture ni en figure et qu'on taxe de « léninistes » (sous-entendu des complices de Staline postérieurement) - à la manière d'Henri Simon qui a fait entrer Bourrinet dans ses petits papiers -, de racontars de concierge. Bourrinet « emprunte » beaucoup aux autres, sans signaler ses sources. Parmi une assez longue liste de chercheurs universitaires - des « thésards » ; Gaston Davoust - et d'ultra-gauches d'une bêtise extraordinaire pour la plupart, Bourrinet adresse à F. Bochet ses remerciements d'avoir « donné en partage un précieux matériel » (p. 5), c'est-à-dire la revue épisodique (*Dis*)*continuité* qui défend la terre, le sang, l'honneur, la généalogie et la patrie. Pas un bouton ne manque de faire saillie sur cet uniforme de garde civique blanche.

De telles paroles de gratitude sont tout à fait naturelles, vont de soi entre amis ennemis du bolchévisme. Car, à l'instar du remercié, l'empresé remercieur accuse Lénine d'avoir assassiné quelque 200 grévistes des usines Poutilov de Pétrograd, ensuite le décuple à Astrakhan. A ce sujet, il affirme que les groupes actuels se rattachant à la Gauche, y compris le courant daméniste, sont des négationnistes néo-staliniens du « *Grand Massacre* » (*sic*) qui aurait commencé à l'été 1918 sous la conduite des *tchékistes* Lénine et Zinoviev. Staline, disciple du « maître du Kremlin », n'aurait fait que continuer de plus belle la décimation. Pour Bourrinet, qui abhorre les dissimulations et clame haut et fort la vérité, la Gauche italienne, surtout bordighiste, de par ses dénégations gênées sur l'hécatombe, produit de la « *terreur rouge* », se fait tout simplement complice du stalinisme. La calomnie est de taille. Elle vient d'un pur dilettante de la révolution, d'un égotiste d'exceptionnel amour de soi qui considère Lénine et Staline avec une haine égale, laquelle n'épargne pas Bordiga à partir de 1952, date de la radicalisation de son anti-démocratisme.

Si Bourrinet souligne qu'Amadeo Bordiga fut internationaliste en 1915 et que Bruno Fortichiari organisa la diffusion clandestine du *Manifeste de Zimmerwald* (cf. chapitre *LA GAUCHE COMMUNISTE ITALIENNE DE 1912 A 1916*), par contre il ne dit absolument rien sur la lutte de Lénine, Zinoviev et de Karl Radek contre la guerre, ni qu'ils participèrent à la rédaction de son *Manifeste* et ni qu'ils le signèrent en dépit d'importantes réserves parce qu'ils le concevaient comme un appel à la lutte internationaliste. De même, il ne parle pas de la participation d'Anton Pannekoek, alors pro-bolchévique, au *Vorbote* (un seul numéro paru), organe de la Gauche de Zimmerwald, c'est-à-dire la fraction de Lénine. Certes, il est impossible de tout dire en une seule fois. Mais ces choses-là doivent être dites quand on se pose en superchampion de l'internationalisme. D'autre part, Bourrinet écrit :

« Bordiga, de son côté – s'appuyant sur les textes de Lénine, Zinoviev, Radek et Boukharine – minimisait le rôle des conseils ouvriers, dont il prédisait la naissance après la prise du pouvoir par le Parti Communiste » [Chapitre *DE IL SOVIET A IRECTION D PARTI COMMUNISTE (1919-1924)*].

Il est clair que Bourrinet se fait une conception fautive du rôle des soviets, une conception conseilliste. Bordiga, comme Lénine, Zinoviev, Radek et Boukharine, mettait l'accent sur le parti parce qu'il était marxiste et n'abandonnait pas le communisme au profit du conseillisme qui, à juste titre, n'était à ses yeux qu'une mouture nouvelle de l'anarcho-syndicalisme sorélien, de syndicalisme révolutionnaire et d'industrialisme deléoniste. La Gauche bolchévique russe et la Gauche bordighiste italienne voyaient dans le Pannekoek du milieu des années 1920 un idéaliste inclinant au pédagogisme et dans le K.APD un groupuscule d'activistes réformistes extrémistes du Capital, des esprits brouillons débiteurs d'une façon particulièrement embrouillée d'âneries aboutissant à nier la nécessité du parti, du centralisme du parti, de la discipline du parti. Bourrinet trompe son monde quand il parle de « *Gauche communiste germano-hollandaise* ». Il est vrai qu'il n'appartient pas à l'école communiste et qu'il a remplacé l'A.B.C. du marxisme par un « *marxisme libertaire* », c'est-à-dire une caricature de marxisme, pour lequel parti et capitalisme ne font qu'un. Toute la science de Bourrinet se fonde sur le dissentiment entre les « *chefs* » et la « *masse* ». Il a la tête pleine de cette métaphysique conseilliste, portée à ses conséquences extrêmes par Otto Rühle.

Il ne nous a pas échappé que Bourrinet fait de larges emprunts aux penseurs patentés de l'anti-bolchévisme. Sa « critique » du bolchévisme, on la trouve dans les mêmes termes chez Willy Huhn, brandlérien allemand, d'après lequel Octobre fut un « *coup d'Etat* » duquel s'ensuivit la dictature de Lénine sur le monde du travail, par des ordonnances à caractère militariste (cf. *Trotsky, le Staline manqué...*, Spartacus n° 113, Oct/Nov. 1981). De ce livre, le conseilliste Daniel Saint-James (physicien) fit une présentation élogieuse et Bourrinet introduit subrepticement ce dernier dans son *Dictionnaire*, alors que Saint-James est un militant du communisme-de-conseils, courant qui ne s'est jamais dit autre chose et non pas « *Gauche Communiste* » ! Faisant flèche de tout bois, Bourrinet n'a aucune retenue : pour lui, tout est bon à prendre qui est anti-bolchévique. Ainsi s'appuie-t-il sur N. Werth (historien révisionniste sur 1789) qui, à ses yeux, aurait apporté « *des preuves incontestables de la féroce répression contre la classe ouvrière, laquelle perdit très tôt le pouvoir avec l'intégration par la force des conseils dans l'Etat* » (page 155). Bourrinet pipelet puise à pleines mains dans les écrits des fameux pro-américains : Boris Souvarine, soviétologue stipendiaire de la Maison-Blanche; d'Ante Ciliga, devenu nationaliste croate et anglophile, une « peccadille » pour le sourcilieux « internationaliste » Bourrinet (cf. *Ante Ciliga, 1898- 1992. Nationalisme et communisme dans les Balkans* - mêmes éditions 2015, où il n'y a pas grand-chose à se mettre sous la dent en matière de communisme dans les Balkans) ; de Kostas Papaïonou, marxologue et soldat de la guerre sainte contre « *l'esprit de parti* » ; de Leonardo Schapiro qui « *étudia* » les origines de « *l'absolutisme communiste* ». Bourrinet pêche en eaux troubles.

Ce genre de vieille merde bourgeoise, chîée par d'innombrables renégats du mouvement ouvrier et non des moindres, contrairement à Bourrinet, cette merde Bourrinet vient nous en éclabousser aujourd'hui. Et il couvre ses déjections du drapeau internationaliste. Un autre forfait à mettre à l'actif de ce néo-antibolchévique de choc, c'est qu'il fait comme s'il n'y avait jamais eu la glorieuse résistance bolchévique au stalinisme. En matière de « *négationnisme* », notre amant de la vérité intégrale se pose là et un peu là. Bourrinet se reconnaît un grand droit : celui de mentir, d'affirmer ses mensonges. Cette revendication du mensonge est la justification qu'il donne à son texte. Et il ment quand il assimile les mesures révolutionnaires à des assassinats. L'Etat prolétarien est un instrument de puissance qui sert à imposer un programme politico-social guidant et déterminant toute la vie de l'homme. L'Etat prolétarien a le droit d'user de moyens coercitifs contre les personnes hostiles qui menaceraient son existence ou nuiraient au développement de sa politique. Dans la

Constitution de l'Etat ouvrier, en principe il ne peut exister de droit opposé au Parti. Il n'entend pas servir à la « *justice universelle* » ; dans ses caractéristiques, il est un instrument d'intimidation sociale. La Terreur appartient de droit à la classe régnante, parce qu'elle est nécessaire au maintien de sa domination. Donc, nous ne nions pas hypocritement les exécutions que les Blancs immigrés ne purent pas estimer au-delà de 1.400.000, encore que beaucoup furent victimes de la guerre civile. Au lendemain du meurtre de Mikhaïl Ouritski, le 30 août 1918, par l'étudiant socialiste-révolutionnaire A Kanneguiser qui voulait intimider... la *Tchéka* de Petrograd, celle-ci fit fusiller en une nuit 500 otages. Radek écrivit :

« *La Terreur rouge a été provoquée par la Terreur blanche. La nécessité de la Terreur rouge, c'est-à-dire de l'application de toutes les méthodes pour forcer la bourgeoisie à obéir à la classe ouvrière, est commandée par notre situation intérieure et extérieure. La suppression individuelle de certains bourgeois qui ne prennent pas une part directe aux mouvements des gardes blanches, n'a d'autre portée que l'intimidation au moment de luttes imminentes, pour répondre à des attentats. Il va sans dire que des douzaines de têtes paieront la rançon de tout chef de soviets, de tout chef de la Révolution ouvrière qui tomberait de la main des agents de la contre-révolution* ».

La pleureuse Bourrinet se garde bien de parler de cette « *situation intérieure et extérieure* ». Drapé de pied en cap dans le manteau rongé des mites de la non-violence dans le camp révolutionnaire, il évacue de son discours la nature petite-bourgeoise des rebelles de Kronstadt. Il ne veut pas d'« *appels à la vengeance* » contre d'indubitables agents provocateurs et nie que dans la classe ouvrière il puisse exister des pogromistes, des proxénètes, des canailles contre-révolutionnaires. Parallèlement – et *a contrario* – il y a la négation d'une aristocratie ouvrière qui a donné lieu à une lente intégration des organisations ouvrières – lesquelles ont été frappées de dégénérescence idéologique et morale interne – dans le système du mécanisme capitaliste général. Il s'étend beaucoup sur le fiasco de l'expérience du « *syndicalisme rouge* » tentée par le PC.Int. dans le milieu des années 1970. Mais il n'en a pas compris la raison : la classe ouvrière, contrairement au schéma immédiatiste du CCI, n'avait pas ressurgi en 1968 sur la scène de l'histoire des luttes de classes.

L'idée fondamentale de Bourrinet, usée jusqu'à la corde quoiqu'il espère en tirer encore quelques gouttes pour son encrier, c'est la scie de tous les bons démocrates : il existe un rapport très étroit entre le bolchévisme et le stalinisme. C'est une idée anarchiste, une idée social-démocrate, une idée catholique. Savoir : le bolchévisme, issu du matérialisme historique, est une conception qui, niant Dieu, nie l'homme et nie l'esprit pour les enchaîner à la matière inerte, sans aucune considération pour l'âme devant laquelle il reste indifférent, quand il ne la tourmente pas.

Lénine a expressément spécifié que le parti avait à diriger les masses et ne devait pas être considéré comme le jouet de leurs caprices. Le parti est en même temps l'expression et l'éducation des masses. Son devoir est d'organiser sa politique de telle façon qu'il sache ce qu'il peut exiger d'elles pour les mener au but. Le parti est bien l'élément qui fait progresser les autres qui ou ont perdu leur conscience de classe ou n'en ont jamais eue. Lénine ne parlait des majorités démocratiques qu'avec mépris et luttait pour la sélection des cadres. Au rebours, Julius Martov – un des premiers marxistes militant russes – consentait à laisser s'inscrire au Parti toute personne reconnaissant le programme du Parti et l'autorité du Comité Central. Il n'exigeait pas des candidats un travail actif au sein du Parti (à cette époque-là illégal et clandestin). Martov critique le centralisme du *Quefaire ?* en tant que réponse au difficile problème de l'organisation d'un mouvement de masses non terroriste. Bourrinet

rejette avec dégoût *Que faire ?* comme le catéchisme du *perinde ac cadaver*, insultant à la dignité démocratique.

Comme chez Martov, chez Bourrinet le parti est la somme et la cohabitation des fractions ; il n'y a pas de Centre et son programme est discutable : « *Le marxisme n'est pas une Bible où tout est écrit depuis la Création du Monde* » (page 101). Héraut de l'anti-dogmatisme et autre anti-sectarisme, il se plaît à dauber, d'un esprit lourd et étroit, sur les thèses bordighistes d'invariance de la théorie du prolétariat, de centralisme organique, son mode d'être, de parti compact et monolithique – *monolitnosty*, en russe, de parti cerveau de la classe et chef de la classe. Parce que le parti incarne la conscience et la volonté révolutionnaires, il peut prétendre à la suprématie – *hegemon*, en latin et en russe – qui veut dire « *qui marche en avant* ». Il n'y a qu'une opinion publique : celle du parti qui gouverne, car il n'y a qu'un seul pouvoir : celui du parti communiste.

Pour Bourrinet, une telle conception relève de la « *pathologie sectaire* » qui « *se développe dans des organisations organisées comme de petits corps d'armée assiégés (l' « avant-garde » ou le « parti historique »), particulièrement en période de recul du mouvement de lutte de classe. Le sectarisme se rattache à toute une très archaïque vision de l'organisation...* ». Les social-démocrates du début du siècle dernier ont-ils dit quelque chose d'autre ? Tous les opportunistes ont toujours porté leurs coups contre l'organisation fermée, l'organisation conspirative, l'organisation des « *révolutionnaires professionnels* », leur opposant l'organisation large, légaliste, parlementaire, comme la vraie voie vers le socialisme. Bourrinet n'est pas moins opportuniste qu'un Bernstein, le pape du révisionnisme.

Contempteur d'un retour à « *l'intégrisme léniniste* », Bourrinet s'est convaincu qu'en critiquant le corpus bordighiste, il défend le marxisme, le prolétariat, la révolution. Pour lui, le bordighisme est un dogme préjudiciable aux intérêts de la révolution ; cela parce que Bordiga, somme toute, ne fut qu'un super-Staline. Il conclut que le bordighisme est lettre-morte et espère qu'il n'encombrera plus jamais le cerveau de ceux qui ont à lutter aujourd'hui comme de ceux qui auront à lutter demain contre le capitalisme. Porteur d'un message conseilleriste, il appelle à la renaissance du kapédisme comme antidote luxembourgistes au bordighisme ; mais il n'est guère explicite : deux pages d'une profession de foi peu ardente, très mollasse. Pour le moins, le bonhomme manque de conviction, d'assurance. ·

Le fameux slogan des « *linksradikalen* », dont le porte-parole était Paul Frölich, à savoir « *Sortez des syndicats ! Formez des unions !* » encouragea la formation de groupements activistes, mi-syndicats mi-partis, et aboutira non à l'union dans le rassemblement des forces de combat, mais à la désunion du prolétariat allemand et à sa scission ultra-gauche aussi néfaste que l'unité social-démocrate. Face à la puissante social-démocratie allemande, qui se déclarait marxiste, les avant-gardes révolutionnaires montrèrent leur non-assimilation du marxisme, leur incapacité d'aboutir aux positions bolchéviques, c'est-à-dire au parti qui saisit bien l'importance du pouvoir révolutionnaire centralisé et non pas dispersé, pouvoir le plus autoritaire contre la bourgeoisie. Dans les zones de combats incessants, le mot d'ordre « *Dictature de la classe par en bas !* », contre toute direction ferme de parti, fomenta des insurrections locales qui aboutirent en autant d'écrasements par la terreur blanche ressoudée qui vint rapidement à bout d'innombrables petits gouvernements conseilleristes. Les rangs prolétariens implosèrent. Les radicaux-unionistes répondirent à l'écrasement par des actions terroristes, particulièrement incontrôlées par la classe ouvrière.

Ce que Bourrinet nous présente, avec un air de triomphe, comme moyen salutaire d'échapper aux compromis, c'est la fameuse « *offensive à tout prix* », tactique qui eut les résultats suivants : désarroi politique et débandade organisationnelle et non à la prise de conscience des grands problèmes et à l'organisation du prolétariat en classe dominante dirigée par le Parti. Comme Monsieur Jourdain fait des vers sans le savoir, Bourrinet fait du blanquisme sans le savoir. A Bourrinet, qui a le toupet de qualifier Lénine de « *conspirateur blanquiste* », rappelons que Lénine était contre Frölich, Fischer, Thalheimer et B. Kun, les grands défenseurs de la « *théorie de l'offensive* », au IIème Congrès de l'Internationale Communiste (1920).

La voie que Bourrinet trace aux exploités s'avoue être la voie conseilliste de la minorité agissante séparée des masses et sans chefs, une voie sectaire infantile, une voie de défaite comme montré en Allemagne. C'est un déserteur et un pollueur. Nous le dénonçons comme tel. Car, revendiquant *Que faire ?*, nous revendiquons également *La maladie infantile du communisme*. Ce en quoi nous sommes cohérents et conséquents.

Nous, nous ne voyons pas le programme de la société communiste dans Anton Pannekoek. Nous le voyons dans Amadeo Bordiga, le leader de la *Sinistra* à la tête du parti né à Livourne qui attira vers lui l'avant-garde du prolétariat italien, victime du fascisme de la grande bourgeoisie, affameur et bâtonneur, et lui rendit claire l'immensité de ses tâches historiques rien moins qu'énormes. Nous sommes adeptes de la doctrine qu'il a léguée. Nous partageons son idéal, avons la même foi nihiliste en le communisme, sa passion impitoyable pour la lutte révolutionnaire qu'il a exprimée par l'anathème de Jésus : « *Qui n'est pas avec moi est contre moi et qui n'amasse pas avec moi disperse* » (*Evangile, Matthieu 12,30*) ; une identique imprécation se trouve chez V. Biéliniski : « *Celui qui n'est pas de mon avis est contre moi* (1842) ». A l'opposé de ces dures imprécations, le terre à terre Bourrinet se gargarise de « *libre critique* » et de « *libre discussion* », chères aux pires bureaucrates.

Venu du trotskysme, et du trotskysme le plus ouvrieriste, en l'occurrence L.O., ensuite demeuré un bail dans l'orthodoxie cécéienne qui le reformata selon des principes intermédiaires, Bourrinet reprend héroïquement à son compte les armes rouillées qu'un K. Kautsky et un E. Vandervelde ou qu'une E. Goldman et un A. Berkman utilisèrent contre l'Octobre rouge. Formellement, apparemment il n'a pas encore adhéré à un groupement anarchiste ou à un noyau conseilliste, mais ce qui est sûr c'est qu'il n'a eu aucune difficulté à trouver un même langage que les anarchistes et les conseillistes contre le bolchévisme. A un âge mûr, tombé dans le piège de l'idéologie anti-léniniste, il se retrouve à l'état d'idéologue de la démocratie et de la liberté – autant de chaînes forgées par les ennemis des travailleurs pour les tromper afin de mieux les réduire à l'asservissement au Capital esclavagiste. Plus Bourrinet attaque les « *dogmatiques* », plus son dogme à lui – la démocratie – devient vulgaire et monstrueux.

L'ancien annonciateur décadenciste de la mort imminente de la bourgeoisie et qui croyait rendre visible la résurrection du prolétariat depuis 1968, n'a que sarcasmes pour la prévision « *duprophète napolitain* » de 1975 comme moment de la crise catastrophique finale du capitalisme. Quant aux saines réactions contre la dégénérescence du PC.International/Programme Communiste, il les qualifie celles « *d'adeptes d'une scholastique ultra-bordiguiste* » (sic) caporaliste. Son anti-bolchévisme répète l'anti-léninisme propagé par P. Guillaume, G. Dauvé (il a droit à une notice de 4 pages dans le *Dictionnaire !*), J. Camatte ou encore G. Sabatier, M. Kay, J. Wajnsztejn. Ces derniers répètent, eux-mêmes, l'anti-léninisme du jeune L. Trotsky, immature critique menchéviste de l'*iskriste* V.I. Lénine

pour lequel il n'avait pas de mots assez durs pour le fustiger : «*radical bourgeois*», «*politicien substitutionniste*», «*fétichiste de l'organisation*», «*patriarche des comitards*» (cf. *Nos tâch(?s) politiques*, Genève 1904). Mais, mûri par la lutte, Trotsky fera un retournement complet et se battra la coulpe. Bourrinet fait l'éloge de Suzanne Voute, confondant sa lutte contre l'activisme de Bruno Maffi avec le rejet du «*programmisme*». Elle défendait sans réserve Lénine et Bordiga, employait les mots que Bourrinet stigmatise : invariance, centralisme organique, terreur rouge, révolution double, peuples de couleur. Elle dénonçait les théories décadencistes de Marc Chirik et son semi-conseillisme. Bourrinet fait plus que l'insinuer : il fait croire que les idées des *Cahiers du Marxisme Vivant* se rencontrent, se croisent avec les siennes. C'est le bouquet ! On notera que Bourrinet cite à plaisir d'anciens militants du GCI, des «*repentis*» qui s'expriment avec des phrases très glamour.

Voilà l'épitomé de son ouvrage, paru sous le label «*moto proprio*» qui signifie auto-mouvement. La marque de fabrique est très explicite : un minimum de programme et programme soumis à révision constante eu égard à l'auto-mouvement, peu ou pas de parti, totale démocratie dans l'organisation révolutionnaire dont les tâches consistent à accélérer l'illumination des consciences, à pousser vers l'unanimité des luttes, pour l'instauration immédiate d'une société sans Etat et sans organisation politique remplacées par des unités productives autonomes : le socialisme d'entreprises. L'auto-mouvement de Bourrinet signifie rien moins que conscience croissante du monde, veut dire que la pure conscience déterminera l'être. C'est de l'hégélianisme réchauffé.

Bourrinet dit combien son travail est redevable à Sandro Saggioro, disparu il y a un peu moins d'un an. Or ce camarade avait rompu avec le CCI. Ce qui veut dire qu'il avait pris ses distances avec les idées chères à Bourrinet, «*démolisseur*» des idoles bordighistes ; Sandro était d'accord avec chaque point de la doctrine de Bordiga, partageait toutes les positions que Bordiga a eues contre Damen et qui aboutirent à la scission de 1952. Disons aussi que S. Voute entra en outre en opposition avec l'activisme de Bruno Maffi, mais d'un point de vue totalement différent de celui de Camatte qui l'accusait d'activisme. Cependant, et malheureusement, Sandro quitta la voie de la Gauche Communiste et revint à ses amours conseillistes. Nous en avons pour preuve son *Amadeo Bordiga. La sconfitta et gli anni oscuri (1926-1945)*, co-écrit avec A. Peregalli, publié par Colibri, Milan, octobre 1998. En effet, il y défend de nouveau l'idée que le pouvoir bolchévique s'écarta rapidement de la voie tracée par Marx et Engels. Avec une telle position révisionniste, il aurait pu effectivement parrainer Bourrinet, auteur d'un travail qui nous a soulevé le cœur et hérissé le poil.

En expliquant avec un air entendu que le bordighisme date seulement de 1952, Bourrinet efface avec une extrême légèreté quarante ans de combat de la Gauche Communiste. Après une trentaine de pages où il fait chattemite, Bourrinet devient hystérique à l'endroit de Bordiga, lequel avait bien raison de tenir à l'écart les intellectuels du type de Bourrinet.

Par ses prises de positions politiques anti Etat ouvrier, au plus haut point primaires, Bourrinet est un disciple de Bakounine, adversaire enragé de la dictature du prolétariat, l'anarchiste que Marx-Engels eurent à combattre comme élément petit-bourgeois étranger au mouvement socialiste prolétarien. Le libertaire Bourrinet se range aux côtés de ceux qui dissocient et opposent deux grandes figures historiques : Marx, «*le rêveur*» et Lénine «*le fanatique*», tels les marxologues conseillistes K. Korsch, M. Rubel, S. Bricianer.

Pour nous, comme pour Boukharine (cf. *A la mémoire d'Ilitch*, article paru dans la *Pravda*, 21 janvier 1925), le nom de Lénine se confond avec celui de Marx et le cheminement du communisme commence avec lui. C'est pourquoi nous n'avons pas peur de dire qu'être léniniste c'est être marxiste.

SUR UNE INFAMIE PARTICULIEREMENT MEPRISABLE DE BOURRINET

AU dire de Bourrinet, juge inflexible de l'«*amoralisme*» des bolchéviks, il serait dépositaire des meilleures qualités humaines, un défenseur intransigeant de l'éthique socialiste. Ce rare esprit, cette noble conscience, écrit dans le chapitre *Pathologie sectaire dans la Gauche Communiste* :

« *l'intransigeance est d'abord une ligne droite, celle de la droiture et de l'honneur révolutionnaires face à toutes les trahisons et tous les tournants opportunistes. Contre le courant ou contre vents et marées, elle exprime l'esprit de résistance de petites poignées de militants internationalistes aussi bien pendant la première que pendant la seconde guerre mondiale* » .

Ailleurs, on lit une attaque contre *Bilan*, qui appartenait justement à la petite minorité ci-dessus exaltée. Parlant de la position orthodoxe de *Bilan* sur la fonction du parti de classe, Bourrinet écrit que c'était là le point de départ du :

« *mécanisme de raisonnement de la Fraction et qui doit l'amener à défendre les positions contre-révolutionnaires que nous connaissons: rupture des fronts militaires, fraternisation avec les troupes de Franco, refus d'aider au ravitaillement en armes des milices gouvernementales espagnoles. Et le caractère réactionnaire de ces positions n'est pas diminué par le fait que ceux qui les défendaient aient été amenés à reconnaître l'application immédiate de ces positions comme impossible...* » {souligné par nous, N.D.L.R.}

Ce n'est plus ici une simple contradiction, mais l'expression d'un esprit dérangé, déjà à l'œuvre dans l'utilisation à contre-sens de Circé. Que Bourrinet soit devenu maboul ou non, ce n'est pas à nous de le déterminer. Notre travail est de dire que Bourrinet n'est qu'un conformiste démocrate, défenseur de l'union sacrée avec la bourgeoisie anti-fasciste espagnole engagée dans une guerre inter-impérialiste où s'entre-massacraient les exploités des deux camps belligérants. En d'autres termes, Bourrinet relaie F. Monseny et G. Oliver, O. Ibaruri et L. Caballero. Notre super internationaliste est un internationaliste patriote républicain, un internationaliste en peau de lapin. Le drapeau de *Bilan* est immaculé ; ce que Bourrinet traîne derrière lui, c'est un chiffon qui tombe en loques.

Souvent les donneurs de grandes leçons morales ne sont en fait que des individus sans vergogne. On les appelle « *philistins* ». Bourrinet en est un spécimen. En lui, il n'y a aucune hauteur morale (devant *Bilan*, il devrait se taire !), aucune préoccupation désintéressée. En lui, il n'y a aucune largeur d'idées politiques. Tout à la fois étrangleur des militants d'hier et plagiaire qui ne dit ou n'écrit rien de lui-même, c'est un escroc aventuré dans une entreprise particulièrement dégoûtante.

Le vertueux moraliste, incomparablement vil, n'est porté que par l'unique préoccupation littéraire - il n'est jamais trop tard pour bien faire ! Pour se faire un nom, nul besoin de grandes capacités. Bourrinet a donc de grandes chances de réussite. Des portes pourraient s'ouvrir. Il sera obligé de salir les révolutionnaires, comme il vient de le faire à l'encontre de *Bilan*, et il le fera toujours plus crapuleusement, soit dans «*motu proprio*», soit ailleurs. Qu'il continue ainsi et on le trouvera bientôt à l'extrême-droite où du reste il est déjà placé.

La méprisant, nous crachons sur la bulle de Philippe Id'excommunication de *Bilan*.

MOINS de deux années avant *Un siècle d'histoire de la Gauche Communiste « italienne » (1915-2015)*, « *moto proprio* » édita de Bourrinet *Lénine philosophe*. Nous écrivîmes un texte contre les idées contenues dans cet essai machiste, avec pour titre *Sempiternelle méthode idéaliste pour un énième critique de Matérialisme et empiriocriticisme de Lénine*. Nous le publions ci-dessous, précédé de la courte présentation suivante.

PHILOSOPHIE ET POLITIQUE

ETANT pape, Bourrinet ne peut pas être matérialiste. Conséquent avec son esprit idéaliste d'affirmation du caractère primordial de la conscience dans le processus d'une révolution prolétarienne, il se prononce contre Octobre et à la dictature du prolétariat substitue le démocratisme libertaire. De même que n'importe quel anarchiste, il combat Lénine sur toutes les questions. Bourrinet fait plus que nier que Lénine soit le plus fécond disciple de Marx-Engels : il le ravale au rang des vulgarisateurs du matérialisme naturaliste et mécaniste du XVIIIème siècle français. À ce titre, Bourrinet est un parfait disciple d'Antonie Pannekoek et de Karl Korsch. Le communiste-des-conseils hollandais qualifia Octobre de « *révolution bourgeoise* », le centriste allemand désigna l'Union Soviétique comme une « *dictature des koulaks* », ce qui l'amena à combattre au *Reichstag* toute coopération économique germano-russe. C'est ce genre d'extrémisme internationaliste que Bourrinet apprécie tant il est facile et démagogique. Korsch, ex-ministre social-démocrate, soutint ensuite les anarcho-syndicalistes espagnols.

Concession n'est pas trahison du programme de la révolution internationale. L'Etat prolétarien internationaliste ne devient pas un Etat nationaliste parce qu'il signe des traités avec d'autres pays. Un Etat ouvrier ne devient pas un Etat impérialiste parce qu'il a des ambassadeurs dans les métropoles de l'impérialisme. Un Etat ouvrier ne devient pas un Etat bourgeois parce qu'il signe des traités commerciaux avec un Etat bourgeois, de même que des grévistes ne deviennent pas bourgeois parce que, à bout de forces; ils ne peuvent pas repousser les conditions les plus dures du patronat. Pour l'Etat ouvrier russe, il n'était pas possible d'éviter les concessions, dans une situation politique internationale des plus défavorables au prolétariat mondial. De ce fait, l'Etat prolétarien se trouvait en très grand danger de basculer dans l'ordre mondial bourgeois, en perdant de vue la révolution mondiale. Mais, n'ayant pas de visées expansionnistes et n'exportant pas de capitaux, l'URSS, pour l'instant, n'était pas impérialiste. C'est évident pour tout homme qui réfléchit correctement.

La vie de tous les jours nous montre que la philosophie et la politique vont main dans la main. La question philosophique ne s'isole pas de la question politique, raison même de l'âpreté de la lutte de Lénine contre Mach, Avenarius, Bogdanov et Bazarov, tenants des méthodes empiriocriticienne et empiriomoniste, proclamant que la nature entière est un produit de la conscience. Lénine mit en évidence le lien qui unissait l'empiriomonisme à la « *recherche de Dieu* ». Les « *chercheurs* » de Dieu affirmaient que leur philosophie était compatible avec les thèses fondamentales du matérialisme historique, avec la conception matérialiste de l'histoire. Bourrinet se l'imagine aussi en ce qui concerne son propre système d'idées surannées qui attaquent Lénine d'un point de vue idéaliste. Il n'existe pas de philosophie qui serait à elle-même sa propre fin, sauf à en faire une occupation stérile et oiseuse, comme « l'art pour l'art ».

Le matérialisme dialectique est la base théorique, scientifique de la lutte de classe du prolétariat. Chaque théorie philosophique est récompensée par la pratique politique qu'elle mérite. Toute conception non matérialiste dialectique aggrave les difficultés du mouvement ouvrier. Sans le matérialisme dialectique, connaissance vivante et non métaphysique, il ne saurait être question de succès dans la lutte contre la société bourgeoise. L'Espagne anarcho-syndicaliste nous le montre de façon aveuglante. De même, avec leurs conceptions non dialectiques du rapport parti-classe et du rapport masses-chefs, le gauchisme allemand contribua à accélérer la perte de la Révolution allemande. La glorieuse bataille fut perdue faute d'un parti communiste digne de ce nom, c'est-à-dire un parti réussissant à unir, dans un tout indivisible, chefs, classe et masses. A l'époque où la Troisième Internationale s'est fondée, les gauchistes allemands étaient, en fait, opposés au marxisme en étant opposés à Lénine.

La lutte des classes correspond à l'essence objective des choses et non à la conscience qui ne saurait précéder le mouvement. Une conception philosophique fautive de la « chose en soi », terme qui désigne les choses telles qu'elles sont, réalité reconnue par Marx-Engels, porte en elle une position politique tout aussi fautive. Bourrinet, pour qui la « chose en soi » est une abomination philosophique, nous le montre à l'évidence. Il est clair que Bourrinet ne fait pas une critique philosophique d'un côté et une critique politique de l'autre. Ce ne sont pas deux critiques séparées : c'est une seule et même critique au centre de laquelle se trouve Lénine, sa bête noire, l'objet de sa critique « raffinée » mais sans consistance : du psittacisme pannekoeko-korschien. Qu'on nous pardonne ce barbarisme. Nous l'employons pour définir un néo-révisionnisme philosophique et qui a - et ce ne pourrait pas ne pas avoir - des conséquences politiques. Les choses se tiennent d'un bout à l'autre.

Quelque part dans sa brochure, Bourrinet prononce cet apophtegme que l'«orthodoxie social-démocrate» et l'«orthodoxie bolchévique », c'est, en quelque sorte, du pareil au même. Ce trait d'égalité tracé, il fait l'éloge de Karl Korsch, théoricien du «marxisme vivant». Le terme de « marxisme vivant » est ici repris par un anti-marxiste. Confondre une orthodoxie révolutionnaire avec une orthodoxie opportuniste est une honteuse supercherie. Sa dénonciation s'imposait à nous et nous la faisons dans un esprit sectaire, dogmatiquement orthodoxe. Toute personne qui n'emploie pas les mots à tort et à travers, toute personne qui ne se laisse pas subordonner par le langage de la classe dominante, cette personne-là sait que le mot « orthodoxie » signifie « opinion juste correcte » (*doxa orthe*). Il connote une doctrine et une forme de vie conformes à la vérité originelle. L'orthodoxie s'oppose donc à l'hétérodoxie, au sens de *pseudo-doxa* (*opinion fautive*). Les communistes se servent du mot « orthodoxie » pour désigner une opinion conforme à Marx-Engels et par « révisionnisme » le choix d'une autre opinion.

Korsch était un philosophe de métier ; nous ne le sommes pas. Korsch pensait que Marx adopta malheureusement des opinions jacobines ; nous revendiquons le jacobinisme. Korsch se rapprochait de la pensée de Bakounine ; nous nous en sommes éloignés. Korsch était social-démocrate ; nous sommes communistes. Le «marxisme vivant» de Korsch n'était qu'un révisionnisme éthéré. Il s'en justifiait en racontant qu'Engels lui-même était... un révisionniste. Voici en quels termes :

« On ne saurait douter, par exemple, que Friedrich Engels ait modifié effectivement la doctrine marxienne dans les célèbres lettres sur le matérialisme historique qu'il rédigea après la mort de son ami » (*Raisons d'être un marxiste*, Londres, Oct. 1934).

De ces trois lettres, toutes de 1890, il ressort qu'Engels, tout au contraire de ce que lui fait dire Korsch, réfutait l'interprétation mécaniste du matérialisme historique, pour mieux défendre les thèses essentielles de la science marxiste de la société. Du commencement de sa vie à la fin de sa vie, Engels fut un marxiste orthodoxe. Enfin, pour Korsch, on ne pouvait pas restaurer le marxisme dans sa forme originelle sans le transformer du même coup en idéologie pure. On ne peut lire Bourrinet sans penser que c'est Korsch qui a écrit.

La victoire d'Octobre enregistre la victoire du matérialisme marxiste, la victoire de la politique bolchévique et l'enterrement de la politique social-démocrate. Avec le bolchévisme, le marxisme, avili par les révisionnistes, trouva son restaurateur. Dans le bolchévisme, le marxisme eut son expression historique la plus grandiose. C'est sur le drapeau du bolchévisme que la guerre impérialiste se transforma en guerre civile, que le prolétariat remporta la première victoire sur la bourgeoisie et que se fonda la Troisième Internationale. Aucun Pannekoek, aucun Korsch, aucun Bourrinet n'effacera jamais ces faits de l'Histoire.

**SEMPITERNELLE MÉTHODE IDÉALISTE POUR UNE ÉNIÈME ATTAQUE DE
MATÉRIALISME ET EMPIRIOCITICISME DE LÉNINE PAR PHILIPPE
BOURRINET, CONSEILLISTE PUBLIÉ CHEZ « SMOLNY », COLLECTIF LIBERTARO-
CONSEILLISTE**

EX-TROTSKYSTE de « Lutte Ouvrière » au moment des massacres fascistes de Pinochet au Chili, puis semi-conseilliste dans les rangs parisiens de « *Révolution Internationale* », finalement conseiliste achevé après son départ pour des raisons d'amour-propre froissé [il se considère comme un des meilleurs connaisseurs mondiaux des Gauches Communistes), grâce à un polyglottisme phénoménal qui n'a d'égal que celui d'Engels, Philippe Bourrinet a fait récemment circuler autour de lui son projet d'édition révisée (2013) de *Lénine philosophe* du théoricien hollandais Antonie Pannekoek (1873 à Vaasen- 1960 à Amsterdam). Il s'agit d'un travail à l'état actuel de brochure A4, bientôt livre (2015), édité par « Smolny » que subventionne régulièrement le Conseil général Midi-Pyrénées, c'est-à-dire l'État de classe bourgeois.

On y trouve le texte proprement dit de Pannekoek, les *Notes* de Daniel Saint-James et Claude Simon (1970), la *Présentation* de Paul Mattick [Boston 1960), un essai de Karl Korsch : *La philosophie de Lénine* [New York, 1938). Jusqu'ici, c'est très exactement le même plan que l'édition « Spartacus » (juin 1970). La nouveauté, c'est que s'y rajoutent trois articles [Robert Salama, Philippe Dehan, Marc Chirik) parus en 1948 dans *Internationalisme*, revue de la « Gauche Communiste de France » où militait Serge Bricianer, auteur du brillant *Pannekoek et les Conseils Ouvriers* [EDI, 1969), mais pratiquement ignoré par Bourrinet. De ce dernier, il y a un avertissement en guise d'hommage tout autant à Pannekoek qu'à ses trois critiques (Salama, Dehan, Chirik), par lui qualifiés de « néoléninistes » [sic], plus deux contributions : a] *Introduction à " Lénine philosophe "* (7 à 41) ; b] *Le marxisme de la gauche hollandaise*, ignorance cavalière de la majuscule (199 à 211, dernière page de la brochure).

Si ces deux contributions sont assez minces, par contre ses notes surabondent : il en donne 429, un grand nombre se réduit ou à un simple numéro ou à une adresse « *Mail* ». Bien entendu, ces notes instillent bien de fausses informations. C'est ainsi que la note 66 dit « *Lénine cite Diderot sans plus* ». ce qui est carrément un mensonge. Il y aurait beaucoup à corriger sur sa définition terre à terre du mot « *gnoséologie* ». La place nous manque pour expliquer à quoi la gnose répond et ce qu'est le thomisme. Selon Bourrinet, pour Lénine tous les termes du langage philosophique sont bons pour « *disqualifier* » malhonnêtement ses adversaires de pensée, ce par quoi il prouve aussi la médiocrité de sa propre pensée. À ses yeux, Lénine viole la pureté des idées scientifiques en les soumettant à une « *ligne de parti en philosophie* » [note 89).

Ce Lénine serait le père idéologique d'Althusser et lui, Bourrinet, serait le fils spirituel de Joseph Dietzgen sur lequel il brode un récit arrangé. Car il passe sur les erreurs de celui-ci dans le domaine épistémologique et qu'il n'était pas un partisan conséquent du matérialisme dialectique. Car il cèle que Dietzgen était semi-anarchiste politiquement, inhumé, selon ses volontés, aux côtés des martyrs (anarchistes) de Chicago où, en 1886, il alla s'établir afin d'assumer la rédaction en chef de la *Chicagoer Arbeiterzeitung*. Loin de se mettre à étudier Hegel, l'ouvrier tanneur autodidacte Dietzgen s'efforça de concilier son matérialisme feuerbachien avec les idées de la « *raison pratique* ». Marx ne répondit jamais à sa belle lettre du 24 octobre (05 novembre) 1867, postée de Saint-Pétersbourg. Lecteur de *Das Wesen der menschlichen Kopfarbeit*, Lénine souligne les côtés forts de son auteur [Dietzgen (1828 à Blankenberg-1888 à Chicago). C'est bien ennuyeux pour Bourrinet...

Actif dans le mouvement révolutionnaire où il joua un rôle décisif dans l'évolution de la Gauche socialiste vers le communisme, Pannekoek disparut de la vie politique dès 1921 : il dérailla complètement dans le conseilisme, idéologie purement littéraire de la phrase sans réalité. Il mena de front une activité scientifique (astronomie), plus brillante, elle. Lénine disparut de la vie terrestre au début de 1924, à l'issue d'un ultime combat politique contre Staline qui le fit momifier, monstruosité dénoncée par Léon Trotsky. C'est en 1938 à Amsterdam que Pannekoek, sous le pseudonyme de John Harper, publia *Lenin als Philosoph*, ouvrage notable sur la philosophie de Lénine et sur la part qu'il prit dans la Révolution russe. Malheureusement, Pannekoek-Harper fait un travail franchement erroné. Cet ouvrage seul a suffi pour mettre Pannekoek au premier rang de l'anti-bolchévisme. Tout y est faux, de l'appréciation de la philosophie de Lénine jusqu'à la considération de la nature de la Révolution russe. Si les trois mousquetaires de la « Gauche Communiste de France » rejettent à juste titre l'analyse menchéviste de la Révolution russe par Pannekoek, en revanche ils vont tout à fait dans son sens quant à la philosophie de Lénine. Ainsi ce noyau prouve ne pas appartenir à la Gauche Communiste, mais qu'il est friand de modernité, aveuglé par la force des lieux communs à l'encontre de la philosophie de Lénine. Bordiga dit que *Matérialisme et Empiricriticisme* soumet à une critique complète et puissante les doctrines de Mach et d'Avenarius. Son adversaire M. Chirik salue le livre de Harper « *comme une contribution de premier ordre* » pour « *la cause de l'émancipation du prolétariat* » [1985).

Tout comme le supporte *La maladie infantile du communisme (le gauchisme)*, exalté par Bordiga, *Matérialisme et Empiricriticisme*, qui a donné à l'Ecole marxiste cette œuvre ancrée sur le terrain spécifique de la doctrine invariante, se trouve être au nombre

des ouvrages de Lénine régulièrement attaqués par l'un ou l'autre conseiller dérangé par la gale idéaliste qu'aucune poudre ou baume ne semble soulager, tant le prurit démange, de nuit comme de jour. En 1970, le social-démocrate de gauche René Lefeuvre embaucha comme traducteurs de la version allemande *Lenin as philosopher* [1948] tout naturellement D. Saint-James, tête pensante (fine quoique grossmannienne) d'*Informations et Correspondance Ouvrière*, et Claude Simon, le propre fils du fondateur historique de ce noyau ouvrier grossi par Mai 68, un parfait dilettante auquel on ne connaît, heureusement, aucune autre prise de position. Quarante-cinq ans après, c'est Bourrinet qui s'est porté en tête de la croisade conseiller contre Lénine. Son attaque est d'un conseilisme plus solide, celui-ci ayant milité sous la direction politique de Chirik dont il put apprendre des choses que ne lui avaient pas fait connaître les dirigeants de « Lutte Ouvrière ». Grossiers dissimulateurs de l'histoire révolutionnaire. Mais les connaissances de Bourrinet estropient l'histoire. Ne fait-il pas, en des relents trotskystes, de Lénine un rallié à la théorie trotskyste de la « révolution permanente » en 1905 ? Dans ses travaux sur la Russie, la Gauche Communiste a montré qu'en 1905 Lénine s'inspirait intelligemment du schéma de Marx-Engels sur la révolution sans interruption. Chez Bourrinet, à côté de l'adversaire conseiller du bolchévisme se tient le trotskyste manipulateur.

Tout ne pouvait donc que décider Bourrinet à republier un ouvrage qu'acclamaient Paul Mattick, alignant une série d'insanités théoriques, telle « *l'antibolchévisme suppose l'anticapitalisme* » ou « *l'expérience du bolchévisme sert de leçon pour savoir comment le socialisme ne peut pas être réalisé* » et Karl Korsch, anti-engelsien en philosophie et politiquement admirateur de l'« *œuvre constructive* » des anarchistes espagnols de gouvernement. D'après ce social-démocrate invétéré, reconverti en léniniste, puis un certain temps du côté de Staline, Lénine se positionnait sur le même « *matérialisme naturaliste* » que Karl Kautsky et *Matérialisme et Empiricriticisme* était un livre « *social-démocrate* » à la base de l'Etat koulak (!) pré-stalinien. C'est que ce Monsieur n'était pas n'importe qui, mais un *Doktor Juris* de l'Université de Léna (1919) et son *Privat Dozent* (1919). C'est de cela dont Bourrinet fait un modèle ! Tel maître, tel valet.

Philosophe de l'action des masses, de l'action révolutionnaire du prolétariat, leur avant-garde - ce qu'avait été le Pannekoek anti-kautskyste d'avant-guerre - Lénine est la tête de Turc des conseillers. Tous se dressent sur leurs ergots de gallinacés déplumés de basse-cour. Mâles et femelles caquettent : « *Lénine n'est pas marxiste !* », quand Lénine a, point par point, restauré l'intégralité de la doctrine marxiste. Et il l'a restaurée en luttant aussi contre Mach et Avenarius, idéologues que Pannekoek respecte et absout du péché de solipsisme. Lui-même tend d'ailleurs à cette théorie idéaliste subjective dont Lénine donne une critique profonde et que Plékhanov a qualifiée d'impasse de l'absurdité. Pour Pannekoek, peu convaincu que *l'esprit* n'a pas d'existence indépendante du *corps* et que donc la pensée dépend du cerveau, Plékhanov use d'une phrase ambiguë quand il dit : « *l'être détermine la pensée* » (p. 132). Il ajoute « *La doctrine matérialiste selon laquelle le cerveau produit la pensée n'est qu'un aspect très accessoire du marxisme et ne contient en fait aucune ébauche d'une véritable théorie de la connaissance* » [ibid.]. Pannekoek ne dit ni une subtilité philosophique ni n'énonce un truisme : il se met complètement hors du matérialisme. Et Bourrinet lui emboîte le pas. Au bas de la page 136, se trouve une note (339) désopilante : « ... *l'Oural métallifère depuis Pierre le Grand* ». Nous, nous croyions

que l'Oural métallifère s'est produit lors de la formation géologique tandis que le « bassin métallurgique est un produit du féodalisme d'Etat de Pierre le Grand ; mais non, c'est Pierre le Grand. Quel pouvoir n'avait-il pas ce prince occidentalisé... !

A l'affirmation de Lénine « *La matière est une catégorie philosophique pour désigner la réalité objective, donnée à l'homme dans ses sensations, que nos sensations copient, photographient, reproduisent, et qui existent indépendamment de lui* ». Pannekoek rétorque que l'électricité, la lumière et les photons « *ne peuvent sans doute pas être considérés comme de la matière physique* ». Pannekoek ne s'aperçoit pas du tout que Lénine parle en complet accord avec Engels et que sa définition est corroborée par des dizaines d'affirmations analogues d'Engels. Mais ce qui par-dessus tout déplaît à l'idéaliste hors-parti Pannekoek, c'est que Lénine défende une philosophie du parti au lieu d'exposer une philosophie académique comme la sienne. Pannekoek passe les bornes en affirmant que Mach a été très proche du matérialisme dialectique. Ce physicien autrichien célèbre combattait avec obstination la théorie de l'existence réelle, objective, des atomes qu'il qualifiait de « *mystique* » et il accusait le grand physicien berlinois Max Planck (1858 Kiel-1947 à Göttingen] de véhiculer une telle « *absurdité* ». Pannekoek se tient ainsi dans le monde du spiritualisme, un des derniers avatars de la philosophie allemande.

A côté de la réalité physique, il fait place à la réalité spirituelle *sui generis*, jouant sur l'équation : les idées « existent » tout autant que la matière et il intègre le monde physique dans le monde psychique. Adeptes donc du dualisme, il admet comme principe de l'être non pas une, mais deux substances différentes. Et le voilà aussi en accord avec Mach pour lequel de sa bouche coulent des mots de tendresse et de compassion pour cette victime de la hargne de Lénine. Les arguments qu'il apporte sont du même ordre que ceux que Lénine avait déjà combattus sur le terrain du monisme. Sous couvert de « *dialectique* ». Pannekoek ne se livre qu'à des spéculations anti-matérialistes, en corrélation avec ses conceptions d'opposition à la forme parti.

Pour les gens de l'Ecole conseilliste peu savante, Lénine est un mauvais philosophe parce qu'il ramène toujours les idées à leur source matérielle, toute l'histoire du monde à travers tous les temps à des antagonismes économiques, toute la « *justice* » humaine à un problème de production et de répartition des biens. La critique conseilliste, avec son pseudo-radicalisme, est en fait une critique contre le matérialisme historique ; car, au fond, Lénine répète Engels sur la dépendance de la connaissance à l'égard des conditions dans lesquelles elle a été acquise sur la misère sociale engendrée par les crises économiques cycliques, sur la nécessité du saut dans le communisme.

Magister de la vulgate conseilliste, Bourrinet affirme que Lénine aveuglé par l'Absolu et la Totalité, simplifiait à outrance les problèmes philosophiques exposés de bonne foi par les disciples russes de l'empiriocriticisme. Il réprovoque sa « *hargne* » contre ces derniers, motivée non par le souci d'ouvrir un débat sur la crise de la science et de son impact sur la philosophie même du prolétariat, le marxisme mais bel et bien de « *réaffirmer un dogme* » (p. 18]. Ce dogme, c'était l'invariance de la doctrine. A ce propos, Bourrinet se montre particulièrement engoncé dans le mythe chirikien de l'« *enrichissement constant du marxisme* ». Convaincu que l'« *évolution* » balaye tout système fixe ou théorie rigide (la sienne est en caoutchouc !). il ironise : « *Pour le Bordiga des années 50, c'était une « idée banale » que le marxisme était en « continuelle élaboration historique et qu'il se modifiait* [Passage « oublié » dans le texte de R.C.. NDE]

bordighien ne date pas des années 50, il a toujours existé dans la « Sinistra ». c'est-à-dire depuis 1911. Pour un grand connaisseur des Gauches, Bourrinet a plutôt de grosses lacunes ! Ses préférences idéologiques vont vers K. Korsh, monstre de révisionnisme.

Suivant le discours de Bourrinet, il y a deux Lénine : le « *matérialiste bourgeois* », le concepteur « *vulgaire et sommaire* ». le simple « *disciple de Kautsky* », le « *positiviste* », le chef d'un « *bolchévisme hétérogène* », d'une part ; « *il manifeste une claire maîtrise de bien des théories philosophiques et scientifiques* », un « *chef bolchevik [qui] avait assimilé du moins intellectuellement [pas par l'estomac ?] la méthode du matérialisme historique* », etc... (p. 34), d'autre part. Marquée d'une totale incohérence de jugement, une telle appréciation de Lénine nous interdit de prendre Bourrinet au sérieux. Ce grand écart est d'un esthète décadent, d'un homme de lettres, comme il se plaît à le souligner, accro à ses «*droits d'auteur*» pour des travaux littéraires parasites.

Professionnel de la phrase ultra-gauchiste, Bourrinet revoit à tout prix le destin tragique de la Révolution russe à la « *lumière* » de la critique de la «*funeste* » conception léniniste de l'organisation des révolutionnaires. Pour lui, Lénine et Kautsky sont identiquement substitutionnistes en tant qu'ils professent une théorie jumelle sur le parti porteur de la conscience de classe. C'est avec la plus grande sournoiserie qu'il interroge : « *La vraie question n'était-elle pas plutôt la confiscation du pouvoir des conseils ouvriers par la dictature d'un parti unique, propagateur et agent nolens volens du capitalisme d'Etat* » [p. 34]. En mettant en avant le parti, Lénine retournait complètement « *aux modes de pensée de la classe bourgeoise, qui fut autrefois révolutionnaire* » (p. 38). Dès lors. Lénine = Robespierre, 1917 = 1789. *Eureka* ! Notre Archimède a trouvé, et il a trouvé grâce à sa pierre philosophale : la démocratie ouvrière des conseils ouvriers.

Selon Bourrinet, le bolchévisme aurait été tout simplement un parti bourgeois avec une philosophie pareillement bourgeoise. Cette philosophie correspondrait à une conception étatiste du socialisme. Une fois arrivés au pouvoir, les bolchéviks devinrent une agence déclarée du capital et l'Etat russe prit sa place dans le concert des nations impérialistes, pourvu d'une armée mise au service de l'expansionnisme «*moscoutaire*». Comme Otto Rühle, qui prétendait que le bolchévisme était d'emblée une méthode pour réaliser le socialisme dans un seul pays, Bourrinet place la Russie du temps de Lénine et de Trotsky au premier rang des Etats totalitaires, le modèle suivi par les États qui abandonnèrent le système démocratique.

Sur le plan philosophique, le «*marxisme vivant*» de Bourrinet trafique quelque chose comme l'union, prétendue « *dialectique* » du matérialisme et de l'idéalisme. Au fond, il n'est pas autre chose qu'un dualisme qui voudrait se placer à la fois au-delà du matérialisme et au-delà de l'idéalisme, mais qui, en réalité, ne sort pas de l'idéalisme. Bourrinet ne convaincra que les imbéciles qu'il est un marxiste vivant. Nos yeux voient en lui l'universitaire qui se prend pour un militant, un castrateur du marxisme qui met en scène un doctrinaire anti-bolchévique, pour être reconnu HISTORIEN.

La philosophie de Bourrinet est parfaitement adaptée à une conception fédéraliste du soviétisme. Les anarchistes, trouvant en lui l'esprit cronstadtien, ne pourront qu'applaudir une méthode qui établit que le stalinisme est la continuation du bolchévisme lui-même et dont la dictature dans les soviets ne pouvait manquer de conduire à la dictature de la

bureaucratie. Comme les anarchistes, Bourrinet renverse les termes «*pénurie*» et «*bureaucratie*». «*Etat*» et «*liberté*». Et cet homme, qui ne voit pas que le premier Etat *ouvrier* s'est établi sur une base économique très insuffisante et dans l'anneau de l'impérialisme et sans secours du prolétariat - raisons mêmes de sa dégénérescence en bureaucratie anti-soviétiste - se dit marxiste, «*marxiste vivant*» qui plus est. C'est un snob de la politique.

Notre savant se donne pour être un authentique défenseur de la Révolution russe. Il ne *l'est* pas au regard de son anti-bolchévisme sophistiqué. Il est en accord parfait avec les anarchistes qui soumettent à une attaque toute particulière le pouvoir bolchévique qui recourut aux moyens militaires pour réduire le soulèvement contre-révolutionnaire de Kronstadt. Nous disions que Bourrinet est conseiller et nous ne nous trompons pas. Combattant conseiller résolu, il fait du pouvoir ouvrier le seul «*outil*» (!) permettant la formation d'une «*communauté mondiale enfin maîtresse de son destin à l'intérieur de sa biosphère*» (p. 41). C'est là la conclusion de son premier article: Dans cette phrase peu réussie, il n'y a de nouveau que le mot «*biosphère*». Mot superfétatoire, sauf à imaginer une humanité pouvant vivre sans l'ensemble des forces naturelles qui agitent la terre, la mer, l'atmosphère.

MAI 2015
Revu juin 2016